

AU TEMPS DU
"GRAND CAMARADE"
UNE CORRESPONDANCE
INÉDITE (1935)

Les années 1932-37, pendant lesquelles Gide manifesta son adhésion au Communisme (1), furent naturellement, on le sait, une période où se multiplièrent pour lui des rencontres et des échanges de correspondances d'un caractère tout nouveau ; et il prenait un réel et vif plaisir à ces rapports où son attention, sa sympathie, son dévouement se matérialisaient dans la joie de communier avec autrui pour travailler à l'épanouissement d'un homme nouveau, désaliéné et heureux. Est-il surprenant que cela ne dût pas aller sans quelques déceptions de part et d'autre, sans malentendus ?... Le cas le plus connu est l'histoire des relations de Gide avec Maurice Kirsch qui, un an après la mort de l'écrivain, prit l'initiative de les raconter, à sa manière, dans un petit livre plein de fiel (2).

Le BAAG est aujourd'hui en mesure de publier une autre correspondance de la même époque, plus brève mais aussi beaucoup plus belle, en raison de la personnalité de celui qui s'adressait à Gide. C'est en lisant le tome II des *Cahiers de La Petite Dame* que, y voyant cité son mari (pp. 497-500), Mme Camille Mayer tint spontanément à faire parvenir à Élisabeth van Rysselberghe la photocopie des six lettres que son mari avait reçues de Gide en 1935 et qu'il avait "conservées précieusement toute sa vie". Nous avons pu y joindre, pour la présente publication, les trois lettres de Camille Mayer à Gide, que celui-ci avait également conservées et qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Que Mme Camille Mayer,

(1) Et non, au sens restreint du mot, son adhésion au P.C.F., dont on sait qu'il ne fut jamais membre, non plus même que de l'A.É.A.R. (quoique faisant partie du Comité directeur de *Commune*).

(2) *Gide, tel je l'ai connu* (Paris : Julliard, 1952), publié sous le pseudonyme de Maurice LIME et qui reproduisait le texte de vingt lettres inédites de Gide à l'auteur (mais aucune des lettres de Kirsch, dont cinq se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, toujours inédites).



CAMILLE MAYER vers 1935. Photo inédite, coll. Mme Camille Mayer.

M^{mes} Elisabeth van Rysselberghe et Catherine Gide soient donc ici vivement remerciées, ainsi que M. François Chapon, Conservateur de la Bibliothèque Doucet.

0

C'est un jeune homme de vingt-quatre ans à peine (il est né le 9 décembre 1911) qui, en octobre 1935, écrit au "grand camarade" André Gide, après avoir lu dans un hebdomadaire des fragments des *Nouvelles Nourritures*. Ce n'est pas à proprement parler un ouvrier : employé de bureau dans une petite fabrique de pots en carton, il milite aux "Jeunesses Communistes" dont, depuis 1920, *L'Avant-Garde* est l'organe hebdomadaire, et qu'il quittera après l'arrivée au pouvoir du Front Populaire pour militer au Parti lui-même ; trois ans plus tard, au moment du pacte germano-soviétique, Camille Mayer rompra avec le P.C.F..

I

CAMILLE MAYER A ANDRÉ GIDE

cde Camille Mayer
158, rue de Flandre
Paris XIX^e

Paris, le 27/10/35.

Cher Camarade,

Je viens de lire dans *Lu* du 25 octobre (3) quelques-uns de tes fragments ; il est quelque chose que je n'ai pas compris :

"Mais, tout de même, ce que j'appelais Dieu, jadis, ce confus amas de notions, de sentiments, d'appels, et de réponses à ces appels qui, je le sais aujourd'hui, n'existaient que par et qu'en moi, tout ceci me paraît aujourd'hui, quand j'y songe, beaucoup plus digne d'intérêt que le reste du monde, et que moi-même et que toute l'humanité." (4)

Je ne comprends pas la phrase soulignée par moi.

Tu as dit dans la 1^{ère} colonne : "Mais cette certitude : que l'homme n'a pas toujours été ce qu'il est, permet aussitôt cet espoir : il ne le sera pas toujours." (5)

(3) *Lu*, lancé en 1931 par Lucien Vogel et dirigé par Louis Martin-Chauffier, était une revue hebdomadaire de la grande presse internationale. Son n° du 25 octobre 1935 avait reproduit (p. 17) les fragments des *Nouvelles Nourritures* que venait de publier la revue de l'A.É.A.R., *Commune* (n° 26, octobre 1935, pp. 134-44) : pages des premier, deuxième et quatrième livres de l'ouvrage qui allait paraître chez Gallimard.

(4) *Les Nouvelles Nourritures*, livre II, Pléiade p. 277.

(5) *Ibid.*, livre IV, p. 291.

Ainsi ce qu'est l'homme en puissance t'intéresse moins maintenant que ce dont tu t'es "servi longtemps comme d'une sorte de dépotoir" (6) ; moi qui pensais que ta ferveur, qu'avant tu projetais, avait trouvé dans la vie même l'écho cherché...

Tu aimes surtout ceux-là qui se donnent un peu de peine à chercher (7) ; je m'excuse de ne réaliser qu'une toute petite partie de ce programme, j'aurais pu peut-être découvrir ce que tu as voulu dire, mais je reviens de vendre notre journal de jeunes *L'Avant-Garde*, il faisait froid, j'ai beaucoup marché, je suis fatigué par ma semaine au bureau et mon travail de militant le soir, il m'est plus facile de t'écrire que de penser.

J'avais l'impression, quand j'étais plus jeune — j'ai maintenant 25 ans —, que l'air, le soleil, l'eau, la lecture, la pensée, étaient des choses à la portée de tout le monde, puis je me suis aperçu en vieillissant que seule une certaine classe de notre société avait la possibilité de s'épanouir intellectuellement pleinement — ce qu'elle ne fait pas toujours, d'ailleurs — et d'aller au soleil — ce qu'elle fait le mieux, je crois — ; je suis de cette classe sans possibilité de s'épanouir dans le cadre actuel, je t'ai lu — trop peu —, je t'ai vu dans nos meetings, et je n'ai pas hésité à t'écrire, sachant que si tu le peux tu me viendras en aide sur la question que j'ai soulevée.

Je t'envoie mon meilleur salut.

C. Mayer
employé de bureau

II

ANDRÉ GIDE A CAMILLE MAYER

30 (8) Oct. 35.

Camarade,

Je reçois ton excellente lettre, qui me touche au bon endroit du cœur. Tu as bien raison de t'achopper à cette phrase de mon livre, que tu cites. En l'écrivant je me demandais : y en aura-t-il seulement un pour la remarquer, pour en être gêné ?

Mon idée c'est que, s'il faut *d'abord* s'occuper de l'homme, et partir de lui, on ne peut s'arrêter à lui. C'est un point de départ. Nous sommes encore si loin de compte ! Il y aurait trop à dire là-dessus et le temps me manque... En attendant d'y revenir, je te ser-

(6) *Ibid.*, livre II, p. 276.

(7) Cf. *Les Nouvelles Nourritures*, livre II : "J'aime surtout ceux-là qui se donnent un peu de peine à chercher." (P. 274).

(8) Gide a d'abord écrit, puis biffé "28".

re la main en camarade. Merci de m'avoir écrit ainsi.

Je t'envoie d'autre part mon livre qui paraît aujourd'hui même (9). Si tu le lis tu y trouveras sans doute quelque réponse déjà à ta question.

Bien cordialement avec toi

André Gide.

Mais Gide n'est pas satisfait de cette courte réponse, et récrit deux semaines plus tard à Camille Mayer — de Roquebrune où il séjourne alors chez ses amis Bussy, à "La Souco" :

III

ANDRÉ GIDE A CAMILLE MAYER

13 Nov. 35.

Camarade,

Je ne t'ai pas assez dit, l'autre jour, combien m'avait plu ta lettre ; et j'ai gardé quelque remords de ne point t'avoir mieux répondu. Je te remerciais de m'écrire ainsi, mais ne te donnais point cette explication que tu me demandais. Celle-ci te satisfera-t-elle ? Pas beaucoup plus que moi, neut-être — mais il reste beaucoup d'insatisfaction dans mon esprit et dans mon cœur.

Oui, le mot *Dieu* me sert de "dépotoir" et je n'y trouve rien que je n'y aie mis moi-même, que l'homme n'y ait mis. Mais ce produit de l'homme, ce que l'homme extrait de lui et réalise, m'importe et m'intéresse beaucoup plus que l'homme en lui-même. Autrement dit : je considère l'homme (10) comme un point de départ et non d'arrivée.

Je te salue bien cordialement.

André Gide.

Une "possibilité de s'épanouir" comme tu dis dans ta lettre ; oui, c'est là ce qu'il faut tout d'abord demander, exiger. Une possibilité pour tous, pour chacun.

(9) L'achevé d'imprimer des *Nouvelles Nourritures* est du 22 octobre 1935.

(10) Gide a écrit ici, puis biffé : "non comme un but mais".

IV

CAMILLE MAYER A ANDRÉ GIDE

16/11/35.

Cher grand camarade,

J'arrive à l'instant d'un court voyage — q.q. jours — pour le compte de ma maison, je trouve ta seconde lettre et j'en suis vraiment heureux.

Après l'extrait de ton livre paru dans *Lu* et que j'avais lu attentivement, quelque chose me taquinait, j'ai balancé un certain temps avant de t'écrire, je pensais que tu n'aurais pas le temps ou pas le désir de me répondre ; j'avais envoyé ma lettre à tout hasard, aussi ta réponse a été pour moi une surprise et une grande joie ; c'est vrai, nous ne sommes pas habitués à cela, nous les travailleurs, on sait par instinct, et parce qu'on l'a entendu dire, que certains grands bonshommes sont avec nous ; pour nous, on les acclame quand ils parlent, ou défilent avec nous, mais ça s'arrête là, on les aime comme ça tout bonnement, mais ça s'arrête là, on ne va pas plus loin — la plupart du temps on ne peut — on ne cherche pas à les connaître, on a un peu l'impression qu'eux, c'est le domaine des grandes idées, et que nous c'est la réunion pour le candidat, le collage de l'affiche, la distribution du tract, la vente du journal, etc..., concrètement on ne voit — ou sent — pas ces deux choses s'interpénétrer, se fondre en un tout puissant. Tu comprendras ma joie au reçu du livre et des lettres.

Retenu par force pendant q.q. jours loin de Paris, donc loin de mon travail de militant, j'ai pu tout à loisir lire ton dernier ouvrage ; cette lecture et tes deux lettres, je veux t'en parler.

Dans ma première lettre je me suis étonné, j'avais l'impression que l'homme — avec tout ce qu'il peut — était pour toi une quantité ou qualité négligeable, je me disais : "Tiens, comment se fait-il qu'il dédaigne l'homme pour retourner à ses ratiocinations ?" (excuse le terme, je le pensais), donc mon besoin de t'écrire pour te dire que nous étions toujours là — je venais de vendre *L'Avant-Garde* — et que nous étions décidés à transformer l'homme en transformant la société, et qu'à ce titre, l'homme pouvait et devait t'intéresser.

J'ai compris, après ta première et ta deuxième lettre, que l'homme était un point de départ et non d'arrivée, et que ceci expliquait cela (le passage par moi cité). J'ai souvent pensé que si l'homme était destiné à être toujours ce qu'il est — c'est-à-dire si l'homme présent était un point d'arrivée, je t'emprunte cette expression, peut-être le fais-je à tort — il ne me resterait qu'à m'endormir et à ne plus me réveiller ; l'homme actuel ne me semble pas beau — j'en ai fait l'expérience dans divers domaines — et l'effort que je fais chaque jour est moins pour cet homme actuel que pour ce qu'il sera ; je suis venu au communisme après avoir étudié un peu la philo. et l'économie politique marxiste (tu sais ces étu-

des entre deux labeurs, avec une forte envie de dormir), mais j'y suis venu parce que toute ma vie — depuis l'âge de 11 ans — j'ai travaillé, et l'économie marxiste me révéla avec le chiffre ce que j'avais senti : que j'étais un exploité, et l'envie d'une société meilleure s'implanta en moi avec une force telle que j'éprouvais l'intense besoin de tout donner pour elle : j'adhérai donc au parti ; le parti ne m'a pas déçu, mais l'homme dans le parti m'a déçu (11) ; j'ai pourtant compris qu'il ne fallait pas en rester là et que l'homme ne serait pas transformé sur le simple désir de le voir transformé, mais en y travaillant effectivement, je fais donc mon possible pour faire *penser* les camarades qui sont autour de moi ; moi qui pense déjà peu à mon gré.

Oui, l'homme est un point de départ, et il est bon, il est excellent qu'il en soit ainsi, le contraire serait pour moi atroce, ta phrase "Mais il reste beaucoup d'insatisfaction dans mon esprit et dans mon cœur" (12) a trouvé écho en moi ; j'ai quelquefois pensé que, pour ne pas être blessé par le manque d'harmonie, ou par l'ignorance de la majorité des hommes, il fallait se *borner* — Pascal disait qu'il fallait prier pour croire — à les accepter tels quels, et trouver sa joie à les transformer.

Que de bonnes choses dans ton livre ; laisse-moi te les redire, q.q. unes seulement, je veux être sobre — c'est difficile — :

"Table rase. J'ai tout balayé. C'en est fait... (13)

"Ne laisse plus le poids du plus léger passé t'asservir.

"Déplaçable horizon, sois ma limite...

"Je pressens un temps où l'on ne comprendra plus qu'à peine ce qui nous paraît vital aujourd'hui.

"Ah ! j'oubliais : nous avons aussi l'entrechat subtil de la spontanéité.

"Tous les arguments de ma raison ne me retiendront pas sur la pente du communisme"

et cet excellent passage où tu parles des théoriciens et des sentimentaux (14).

(11) Cf. ce que dit Dieu, dans une des "Rencontres" du livre II des *Nouvelles Nourritures* (p. 274) : "Je dois t'évouer (...) que je suis grandement déçu par les hommes."

(12) V. *supra* la lettre de Gide du 13 novembre (fin du premier paragraphe).

(13) Livre I, p. 255. On retrouvera les cinq citations suivantes, toutes extraites du livre I, pp. 255, 256, 257, 258 et 269.

(14) "Sur cette pente, qui m'apparaît une montée, ma raison a rejoint mon cœur. Que dis-je ? Ma raison aujourd'hui l'y précède. Et si parfois je souffre de voir certains communistes n'être que des théoriciens, me paraît aujourd'hui tout aussi grave cette autre er-

"Mon bonheur est d'augmenter celui des autres, j'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux.

"Il est bien plus difficile qu'on ne croit de ne pas croire à Dieu.

"Je suis prêt à appeler Divin tout ce à quoi Dieu lui-même ne pourrait rien changer.

"Chacun ainsi doit toujours un peu de soi-même à quelque autre.

"Des médailles ! Je ne comprends pas comment on peut s'intéresser à cela."

J'y ai trouvé quantité de choses qui m'ont plu, je ne puis te les dire toutes ; j'ai relu ce livre trois fois, la première fois dans le métro, la seconde dans un train, la troisième en plusieurs jours le soir, j'y ai fait des découvertes, à d'autres endroits j'ai séché — notamment en ce qui concerne l'inventeur du bouton et celui de la boutonnière (15) —, j'ai goûté la vieille fille avec son armoire (16), et la mère avec les recommandations à son enfant (17). J'y ai senti un élan vers quelque chose de beau et de bon, et cela m'a chauffé le cœur.

Tu ne sauras pas tout le plaisir que m'ont procuré tes lettres et ton livre, et je ne tente pas de te flatter, j'ai le droit de te dire ce que je pense car, comme toi, je suis un ouvrier — chacun dans sa spécialité, mais je sais que c'est lié — et parce que je suis ouvrier, j'ai le droit, plus qu'un de ces jeunes fils de bourgeois qui ne travaillent pas, de critiquer ou admirer ton livre, car ce que tu dis je l'ai vécu, je le vis, ou je le vivrai, et tu m'as exprimé ; un jeune homme qui ne travaille pas n'aurait pu en juger que d'une façon toute sentimentale, car son corps n'a jamais souffert.

Je sais que tu as beaucoup de travail, mon cher grand camarade, aussi ne me réponds pas ; maintenant que je te connais mieux, je parlerai de toi à mes jeunes copains, je les ferai aussi t'aimer ; tu m'as apporté quelque chose, cela se transformera en : tu nous as apporté quelque chose, et c'est le meilleur remerciement que je puisse te donner.

Bien amicalement à toi,

Camille Mayer

158, rue de Flandre
Paris XIX^e

reur qui tend à faire du communisme une affaire de sentiment. (Mars 1935.)" (Livre I, p. 269). V. les citations suivantes aux pp. 269 (livre I), 272 (livre II) et 294 (livre IV).

(15) Livre I ("Rencontres", III), pp. 264-6.

(16) Livre IV ("Rencontres", I), pp. 293-4).

(17) Livre III, p. 289.

A Nice, Gide a précisément ces jours-là de longs échanges d'idées avec Roger Martin du Gard, sur le Communisme, l'Union soviétique et *Les Nouvelles Nourritures* (18). Six jours avant de regagner Paris, il répond à Camille Mayer :

V

ANDRÉ GIDE A CAMILLE MAYER

30 Nov. 35.

Mon cher Camille Mayer,

Il a fallu que je sois bien souffrant, ces derniers temps (19), pour ne point répondre aussitôt à une lettre aussi excellente que la tienne. Aux pires moments, je la relisais et (car c'était le cœur qui flanchait) elle me remettait le cœur (20) en place mieux que toutes les pharmacies. — Moi non plus, je ne veux pas te flatter — ce serait indigne de nous deux — mais une lettre comme la tienne me paraît la récompense d'une longue attente, d'un si long temps où je croyais "parler dans le désert". Je ne puis t'en écrire bien long aujourd'hui (incapable de travailler durant dix jours ; trop d'arriéré...) mais je voudrais te rencontrer. Cela sera-t-il possible, à mon retour (prochain) à Paris ?

En tout cas, c'est un "au revoir" que je te dis ; et même : à bientôt.

Je te serre la main bien cordialement.

André Gide.

VI

CAMILLE MAYER A ANDRÉ GIDE

6/12/35.

Che Camarade,

Je viens de lire à l'instant un article de Ilya Ehrenbourg dans

(18) Voir la *Correspondance* Gide-Martin du Gard, t. II, pp. 52-61.

(19) Le 5 novembre, Maria van Rysselberghe notait : "Son état cardiaque l'inquiète un peu ; il va revoir (le docteur) Sourdel, qui en effet ne trouve pas son état satisfaisant." (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 495).

(20) Gide a d'abord écrit ici, puis biffé : "d'apлом".

(21) Au moment de composer le présent numéro du BAAG, nous ne

notre journal *L'Avant-Garde* du 7/12 (21) ; je trouve cet article excellent et j'y ai souligné un passage que je crois juste.

Comme j'étais heureux de cet article, je te l'ai bien entendu envoyé, car je crois qu'il te plaira.

Es-tu en meilleure santé ? Ne te presse pas de rentrer à Paris, il pleut, il fait froid, l'air humide n'est pas bon pour les fumeurs ; tu es fumeur, je t'ai vu une fois à Villejuif, le jour de l'inauguration de l'avenue M. Gorki (22), tu n'as osé parler, Aragon disait que tu étais timide, ce n'est pas cela, je crois, il me semble que lorsqu'on a beaucoup à dire on ne peut que l'écrire, et le raturer de nombreuses fois.

Tu as pris la voiture de Vaillant-Couturier pour partir, tu es passé près de nous — groupe de jeunes gens et de jeunes filles —, nous t'avons salué avec notre poing et tu nous as répondu ; plus loin, la voiture s'est arrêtée et nous t'avons dépassé, tu avais des fleurs dans les bras, et un de nos jeunes camarades était démangé par l'idée de t'en demander une, il n'a pas osé, pourtant je sais que tu la lui aurais donnée, et puis tu es reparti en nous saluant encore, et moi je ne regrettais pas d'avoir fait plusieurs kilomètres à pied pour venir, car je t'avais vu ainsi que Michael Gold (23).

J'ai visité ce jour-là l'école, et l'idée de travailler à construire une société où il y aurait d'autres écoles comme celle-là s'est implantée avec force en moi ; j'étais extasié — moi qui n'ai connu qu'une école noire et triste — et je pensais que plus tard les jeunes trouveraient tout naturel d'avoir des écoles comme cela à leur disposition, et — naïveté — j'étais étonné de savoir qu'ils ne s'étonneraient pas.

Je t'envoie des cigarettes, accepte-les surtout et essaye-les, moi elles ne me font pas tousser l'hiver, et c'est pourquoi je les fume ; je voudrais t'envoyer un tas de choses qui te fassent plaisir car je te sais souffrant ; comme mes pareils je n'ai rien ou peu, alors je ne puis le faire.

Je t'envoie quand même mes plus solides amitiés, puissent-elles

disposons pas encore du texte de cet article, que nous ne reproduirons donc que dans la prochaine livraison.

(22) Elle a eu lieu le samedi 29 juin 1935, sous la présidence de Gide. "Aragon a fait sur lui un discours vraiment trop boursouflé", note Maria van Rysselberghe après que Gide lui a relaté la manifestation (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 470). Voir la photographie prise ce jour-là de Gide à côté de Paul Vaillant-Couturier, p. 167 du *Gide* de Claude MARTIN (Seuil).

(23) Ecrivain américain qui avait participé au Congrès international des Ecrivains pour la Défense de la Culture qui s'était tenu au Palais de la Mutualité, à Paris, du 21 au 25 juin : voir le texte de son discours dans *Commune*, n° 23 (juillet 1935), pp. 1220-4 : "La véritable Amérique".

te reconforter.

Joyeusement à toi,

Camille.

VII

ANDRÉ GIDE A CAMILLE MAYER

1bis rue Vaneau

Téléphone

Invalides 79 27

Dimanche [8 décembre 1935].

Me voici donc de retour (24) ; pas très solide encore ; mais le cœur chaud, et très désireux de te rencontrer. J'attends de savoir quand tu es libre. Le soir peut-être ? Dînerions-nous ensemble ? si ça te va...

Je t'écris en fumant une de tes *Baltos*. Ah ! que me plaît ce que tu me dis de l'école de Villejuif (25) -- et tout le reste... Oui, certes, ta jeune amitié me reconforte. Il me tarde de te serrer la main.

André Gide.

Le lendemain, Gide parle de Camille Mayer à la Petite Dame, à Elisabeth et à Jef Last qui se trouve alors de passage au Vaneau :

Au dîner, (...) il nous donne lecture de deux longues lettres d'ouvriers, l'une de ce Kirsch avec lequel il s'est lié, l'autre d'un plus jeune, nommé Camille Mayer, au sujet des Nouvelles Nourritures, lettres d'une émouvante beauté et d'une intelligence si vive, si fraîches en leur justesse, en leur manière de comprendre. Elles sont empreintes d'une si vraie, d'une si fervente reconnaissance pour le grand camarade, comme ils appellent Gide, que nous en avons tous les trois les larmes aux yeux. Et ces lettres, en leur tact nuancé, en leur attitude à la fois tendre et fière, sont si spécifiquement françaises que c'est en même temps que nous en faisons la remarque. (26)

(24) Il est rentré du Midi, avec Elisabeth van Rysselberghe, dans la nuit du 6 au 7 décembre.

(25) Après l'inauguration du Boulevard Maxime-Gorki, Gide avait en effet, lui aussi, visité l'école modèle de Villejuif, fierté de la municipalité communiste.

(26) *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 496-7 (9 décembre 1935).

Vraisemblablement en réponse à un billet de Camille Mayer — que nous n'avons pas retrouvé —, Gide lui confirme son invitation à dîner pour le samedi 14 décembre ; il en profite pour lui suggérer d'assister à une réunion organisée autour du *Sang noir*, le grand roman de Guilloux qui vient alors de paraître (27) :

VIII

ANDRÉ GIDE A CAMILLE MAYER

Mardi soir [10 décembre 1935].

Mon cher Camille Mayer,

Eh bien ! ça va. Convenu pour Samedi soir. Sauf catastrophe, je t'attends à 7 h moins le quart. — (28)

Non ; je n'ajoute rien — que je ne puisse te dire bien mieux de vive voix.

Bien impatientement,

André Gide.

A tout hasard ceci : demain 12, à 8 1/2, 7 Fbg Poissonnière, une réunion publique autour du livre de Louis Guilloux — où je me propose d'assister (peut-être même de parler si besoin) car elle devra être intéressante. J'espère, s'il t'était possible et agréable d'y venir, que ce "laisser passer" sera reconnu pour valable — car sinon on demande 5 f d'entrée (29).

De ce dîner, voici l'écho que nous en donne Maria van Ryselberghe, le lendemain dans son "cahier gris" :

Elisabeth et moi savions qu'il avait dîné hier avec ce jeune C. M. (celui qui lui avait écrit cette belle lettre). Nous lui demandons : Eh bien, votre impression ? "C'est un peu compliqué, il me semble que c'est tout un voyage spirituel que j'ai fait hier avec lui. D'abord, ce n'est pas un ouvrier, je veux dire qu'il ne travaille plus de ses mains, plutôt devenu petit employé. Il travaille

(27) Il fait de même, le lendemain, en écrivant à Maurice Kirsch (v. LIME, *op. cit.*, p. 67). Sur cette réunion, v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 498.

(28) Gide a écrit ici, puis biffé : "et même av" ; à la ligne suivante : "Mais peut-être te".

(29) Jointe à la lettre, une feuille de papier à en-tête gravé "1 bis rue Vaneau, VII^e / Littré 57-19" au-dessus duquel Gide a écrit : "André Gide", transformée en "laissez-passer" : "Prière de laisser passer le camarade Camille Mayer. André Gide."

depuis l'âge de douze ans et a dû se tirer d'affaire tout seul, s'est instruit lui-même. Il est fin, soigné, à son aise, mais, comme souvent quand on la rencontre dans une classe où elle est inattendue, sa distinction fait un peu l'effet d'un vernis. Oh ! ce fut évidemment très cordial, mais sans chaleur, je ne suis pas de plain-pied avec lui, comme je le fus tout de suite avec Kirsch, par exemple. Nous avons beaucoup parlé et, pour la première fois, je me suis cogné en lui à l'évangile marxiste : je l'interrogeais sur ses lectures, il disait par exemple de Hamlet : "Je ne comprends pas", je ne saisisais pas très bien ce qu'il voulait dire par là et j'ai fini par comprendre que cela voulait dire : je ne sais pas à quoi cela sert ! Ce qui m'a tout de même semblé un rétrécissement assez grave." (30)

Camille Mayer conservait enfin une sixième lettre de Gide, qui n'est malheureusement pas datée — et qui semble répondre à une lettre de Camille Mayer, laquelle n'a pas été retrouvée. Elle n'est probablement pas de beaucoup postérieure à ces mois d'octobre-décembre 1935 au cours desquels ils se sont connus ; du deuxième paragraphe, on peut déduire qu'elle a été écrite à Cuverville.

IX

ANDRÉ GIDE A CAMILLE MAYER

Dimanche.

Mon cher Camille Mayer,

Je t'envoie un billet — non pour toi, mais pour le pauvre gosse dont tu me parles ; pour te permettre, s'il vit encore, de lui apporter un peu de joie dans sa détresse (parmi tant d'autres !) qui me bouleverse particulièrement parce que tu m'en parles... Ne va pas (31) me refuser cela, je t'en prie ! et, si le pauvre petit a déjà cessé de souffrir, garde ce billet en réserve pour d'autres cas... ou bien tu me le rendras plus tard, s'il te gêne... peu importe. Je t'en prie, agissons en camarades. L'argent n'est jamais plus infernal que lorsqu'il se permet d'empoisonner des rapports.

Ah ! ne crois pas qu'il n'y ait de détresse que dans les villes ! (Mais, parbleu, tu n'as jamais cru cela.) Ici, c'est la saisie (32) d'un malheureux jeune fermier des plus sympathiques (un des seuls avec qui j'aie plaisir à causer) avec mère, femme et trois en-

(30) *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 499-500 (15 décembre 1935).

(31) Gide a d'abord écrit, puis biffé : "repousser".

(32) Gide a d'abord écrit, puis biffé : "et la vente".

fants, qui vont être jetés... j'allais dire : à la rue, sans plus rien, après vente qui ne pourra certes couvrir les 70 000 f de dettes. (La ferme était louée beaucoup trop cher.) Très brave travailleur jusqu'à présent, cet homme va se mettre à boire... Vive (33) les Kolkhoses !

Je pense à toi bien cordialement.

André Gide.

Mais non ! je ne vais pas t'envoyer, pour le foyer de jeunes que vous fondez, les livres sans valeur dont je veux me débarrasser, les "rossignols". Il importe de fournir à ces jeunes de bonnes lectures et je voudrais ne t'envoyer que de l'excellent. Vous n'avez que faire d'un fatras encombrant et d'une fausse abondance. Nous en reparlerons à mon retour à Paris, si tu veux bien. Et, tiens : si le billet que je t'envoie ne trouve déjà plus hélas ! le destinataire, tu pourrais déjà l'employer à cela... Qu'en penses-tu ? — Ou le couper en deux... Je te laisse juge.

© Catherine Gide. Reproduction réservée pour tous les textes d'André Gide, inédits ou non, publiés dans le BAAG.

(33) Gide a d'abord écrit : "Vivent", puis a biffé les deux dernières lettres du mot.